

—La loi a été plus forte que vous, l'interrompit Nighmèh, railant à son tour. L'absence de votre neveu ne peut être déclaré qu'après un laps de trente années. En attendant, ses biens, ses domaines sont sous séquestre, et vous n'en avez eu que de misérables bribes.

—Ah ! fit le comte, avec une rage sourde. Tant que le duc de Rocheraye, — l'autre ! — sera vivant, j'aurai comme un crime inutile... Il peut apparaître tout à coup, revendiquer son héritage.

—Et vous envoyer à l'échafaud, si je révèle la vérité !

—Vous n'oseriez pas !

—Qui sait ?... Eh bien ! cher comte, la situation est très nettement déterminée. Il dépend de moi de vous rendre votre fils ; mais je vous le rendrais, qu'il aurait pour destinée la misère, les regrets, l'envie et la haine !... Ce n'est pas ce que vous espérez ! Patience !... Que notre entreprise réussisse, vous serez heureux... Mais j'ai besoin de vous, plus que jamais.

—Que voulez-vous de moi ? J'ai été votre espion pendant vingt ans..

—J'ai d'autres missions à vous confier, comte. Vos relations avec les sociétés secrètes de France et d'Angleterre, les hauts grades que vous y occupez, vous désignent à mon choix.

—Commandez, j'obéirai.

—Pourquoi n'êtes-vous pas, ce soir, au palais Palmaverde ?

—Le prince ne m'a pas invité.

—Le prince trahit. Malgré le serment imposé aux chevaliers de la Croix-Blanche, il travaille selon ses intérêts personnels et non dans l'intérêt commun. Il essaye, lui aussi, de lutter contre moi. Qu'il prenne garde ! je le briserai...

Nighmèh ramassa dans le sable un coquillage vermeil et l'écrasa sur un rocher.

—Est-ce tout ce que vous aviez à me dire ? demanda le comte, redevenu calme. Il me semble que ce n'était pas la peine de venir si loin...

—Vous n'aimez pas Clelio, monsieur de Peyl.

Le vieillard eut un mouvement d'impatience.

—Encore ce jeune homme ! s'écria-t-il avec humeur. Non, je n'aime Clelio Zadoer, et je déplore votre faiblesse à son égard. Il est

faux, il est menteur, il est rapace, il est cruel...

—Oh ! fit Nighmèh dont un étrange sourire esleura les lèvres, vous maltraitez fort ce pauvre garçon à qui vous devez, ce me semble, votre luxe et votre richesse apparente. Eh bien ! cher comte, je vous ai fait venir si loin pour vous donner un avis et un ordre.

—J'écoute, madame.

—Voici l'avis : soyez l'ami de Clelio Zadoer. Voici l'ordre : Ne tentez rien contre Clelio Zadoer.

—Je me sou mets à vos ordres, madame.

—Et vous dédaignez mon avis.

—Je repousse votre conseil. Je ne serai jamais l'ami d'un homme que je méprise.

Sur ces mots, auxquels la bohémienne ne fit aucune réponse, le comte Lancelot prit congé de Nighmèh, et remonta dans sa voiture, tandis qu'elle reprenait avec Amraphel le chemin de Palerme.

(A continuer)

—ooo—

LA PETITE MERE

Par CH. DESLYS.

I

Gérardmer.

C'était au lendemain de cette paix désastreuse qui venait de nous arracher deux provinces.

Par la route de la vallée de Munster, des émigrants alsaciens montaient vers la Schlucht.

Hier encore ce col ou passage, librement ouvert sur la crête des Vosges, mettait en communication deux départements français..... C'était maintenant la frontière de France !

Un poteau l'attestait, déjà zébré des couleurs allemandes.

À la vue de cet emblème douloureux, les voyageurs firent halte et, sans qu'une parole s'échangeât entre eux, comme par un tacite accord, ils se retournèrent.

Ils étaient une centaine environ : des hommes et des femmes, des enfants et des vieillards. Les plus fatigués, les plus faibles avaient trouvé place sur les chariots qui se suivaient à la file, chargés de meubles, de literie, de malles et de paquets, d'ustensiles de ménage. Quelques animaux familiers se montraient çà et là : une vache, une chèvre, des chiens. On eût dit une de ces caravanes américaines qui s'en vont vers le Far-West.

—Mais volontairement, ceux-là ! Des émigrants, des aventuriers. Ceux-ci, bien au contraire, regrettaient amèrement le pays natal, d'où les chassait l'impitoyable loi du vainqueur. Des expatriés, des bannis !

Aussi quelles figures désolées ! Il y avait des larmes dans tous les yeux, sur toutes les lèvres ce même soupir ou ce même cri : —Alsace ! Alsace !

Oui, elle était là, devant eux, à leurs pieds, notre pauvre et chère Alsace !... Elle s'étendait à perte de vue, depuis les pentes de la vallée jusqu'aux bords du Rhin qui, par places, miroitait au loin sous les feux du couchant. L'écho des cloches de Munster arrivait jusqu'aux exilés, comme pour leur dire un suprême adieu. Ils distinguaient, ou plutôt ils devinaient dans la brume les flèches de la cathédrale de Colmar. Quelques pas encore, et ces derniers aspects, ces derniers accents de la patrie abandonnée, ils ne les entendraient plus, ils ne les verraient plus !

On s'attardait donc à ce navrant spectacle. Sur les chariots mêmes, tous les regards, tous les gestes étaient dirigés vers l'est. Au tournant de la route, le plus près possible de la perspective, on voyait s'agiter des chapeaux et des mouchoirs. Quelques femmes s'étaient agenouillées : elles priaient. Les hommes se serraient la main fiévreusement. Parmi les fleurs sauvages qui tapissait les rochers, une fillette vêtue de deuil choisissait la plus vivace et la transplantait soigneusement dans son gobelet d'étain.

Un vieillard s'approcha d'elle et lui demanda :

—Que fais tu donc là, mon enfant ?